

# Les bijoux discrets

Jacques Bulot

(note : le texte en italique est imposé à tous les auteurs participant à ce volume édité)  
à l'occasion du douzième anniversaire du salon)

*Elle s'installa au fond de la salle.*

*Cinq minutes plus tôt, le bar des Sports avait pris vie. Lumières jaunes, manège monotone des tables et des chaises sur l'embryon de terrasse, vague bouillie sonore en guise de musique, serveur vaguement réveillé, tentant vainement de donner le change entre deux bâillements.*

*Elle avait choisi sa table, comme elle le faisait tous les matins depuis à présent deux semaines. Toujours la même. Posément, elle posa son sac à main sur la surface nettoyée de la veille, à l'angle du mur, puis la sacoche noire, à côté. Elle plia son manteau, l'installa sur la chaise voisine.*

*Un coup d'œil à sa montre. Huit heures moins cinq. Déjà.*

*Elle avait encore le temps. Son esprit vagabonda. Des images du quotidien, des séquences anodines, des vitrines de vie.*

*Les instants précédents se matérialisèrent, diffus, déjà lointains. Elle ne s'était pas pressée ce matin. Elle avait quitté la maison sur la pointe des pieds, comme elle faisait maintenant quotidiennement. Juste un petit mot sur la table de la cuisine.*

*‘Je dois être au travail à sept heures trente. Une urgence, une fois de plus. Si tu pouvais faire quelques courses pour ce soir, ce serait génial. À tout à l'heure. Bise tendre. Diane.’*

*Brave Jean-Claude qui ne voyait rien. Et qui ne verrait jamais rien. À cette heure-ci, il devait être prêt à partir, pour être derrière son guichet de banque à huit heures trente. Heureuses les vies simples.*

*Coup d'œil à la montre-bracelet. Huit heures dix. Deux clients du petit matin, affalés devant leur ballon de rouge, la lorgnaient à la dérobée. Face à eux, le barman, l'œil éteint, astiquait un verre. Elle fronça le sourcil. Du retard ? Ce n'était pas habituel. Son cœur battit plus fort d'un coup. Instinctivement, elle glissa une main fine dans la poche droite de son pantalon. Le froid du métal la rassura. Puis elle prit la sacoche, l'ouvrit. Pour la vingtième fois sans doute, elle passa le contenu en revue.*

*Elle esquissa un sourire ténu. Sa respiration redevint calme. Tout était là. Le trousseau de clefs. La liste. Le plan. Le collier de chien.*

*Elle referma doucement la sacoche, la reposa à côté du sac à main, doucement, comme s'il s'était agi d'un verre de cristal. Il n'allait plus tarder, maintenant...*

*Un bourdonnement soudain la fit sursauter.*

*Elle maugréa. Qui pouvait l'appeler sur son portable à cette heure-ci ? Sûrement pas Jean-Claude, il ne l'appelait jamais dessus, il avait une sainte horreur de ces appareils.*

*L'écran était allumé. Appellant inconnu.*

*Elle ouvrit, murmura un allô atonal, puis se tut.*

*Son regard se durcit soudain. Elle...*

essaya d'associer un visage à cette voix. À l'autre bout on ricanait :

– Salut ! Tu me connais pas... moi, j'te connais. On a des points communs et des comptes à régler.

Le ton était dur, le tutoiement lourd de menaces. Elle ouvrit la bouche pour protester, mais la femme avait déjà raccroché.

Qui ? Une cliente insatisfaite ? Peut-être. C'était un des risques du métier. Diane pratiquait le piercing depuis quelques années. Malgré son savoir-faire et en dépit des précautions qu'elle prenait, elle n'était pas à l'abri d'un faux pas, d'un ratage, d'une complication. La cicatrisation complète après la perforation demande parfois neuf mois.

Après avoir vivoté de la vente de bijoux fantaisie, elle avait découvert le filon très tendance du piercing et s'était lancée dans la fabrication des menus objets qu'on insère dans la peau des amateurs. Elle avait de l'imagination, était habile, aussi avait-elle acquis une notoriété dans le milieu et pouvait exposer sans rougir dans les galeries d'art et les boutiques spécialisées. Ça lui rapportait de quoi vivre et lui permettait de se prévaloir du titre envié d'artisan joaillier.

Un bruit la tira de sa réflexion. La porte du bistrot s'ouvrit. Carl entra et se dirigea vers la table du fond. Au passage, il fit un signe au garçon qui répondit d'un hochement de tête.

Carl était l'amant de Diane.

Deux mois plus tôt, il l'avait draguée à la terrasse des Sports. Une rencontre fulgurante, un cataclysme qui avait chamboulé la vie que Diane gaspillait aux côtés d'un guichetier de la BNP. Plutôt beau mec, Carl avait un style, une gueule, une gouaille qui séduisent les artistes marginaux. Ce jour-là, ils avaient déjeuné ensemble et passé l'après-midi dans la chambre qu'il sous-louait dans le quartier.

Il l'avait fait jouir. Depuis la fête continuait et elle ne se souciait pas d'autre chose.

Carl s'assit, commanda un demi et interrogea du regard.

– C'est pour ce soir, dit-elle. J'ai rendez-vous avec Natsuko. Je fais un dernier examen et je pose le bijou. J'aurais tout mon temps pour figoler le plan.

– Bien. T'as tout ?

– Oui. Elle prit la sacoche l'ouvrit et lui tendit le trousseau clés.

– Si tout va bien... Ce soir, commença Carl. Il n'en dit pas plus car il était superstitieux.

Diane acquiesça.

C'est lui qui avait monté l'affaire.

Deux semaines plus tôt en fin d'après-midi, alors qu'elle se rhabillait, Diane se mit à parler de son gagne-pain. Carl, à poil sur le lit, la tête calée au creux d'un

coussin en patchwork, fumait un cigarillo en regardant le plafond. Il n'écoutait que d'une oreille car il ne voyait aucune combine, aucune arnaque juteuse se profiler derrière les activités de sa maîtresse. Les fondus du piercing étaient du genre déjantés et fauchés, lui avait-elle dit. Se faire perforer la lèvre pour y installer un anneau en inox ne coûtait que quarante euros ! Lui, avec deux potes du quartier, il venait en une nuit de récupérer dans une résidence en construction plus de mille kilos de fil de cuivre. La vente à un fondeur en cheville avec les Chinois avait rapporté neuf mille dollars !

– Ma meilleure cliente s'appelle Natsuko, continua Diane en ajustant son slip. Je l'ai rencontrée un dimanche au marché de l'art du boulevard Edgar Quinet. Il faisait froid. Je présentais mes dernières créations : anneaux, barbells, bananes et labrets dans des écrins de velours. Ça avait vraiment de la gueule, mais personne ne s'arrêtait. J'étais triste. J'avais vendu deux ou trois bricoles, à peine de quoi payer les frais. Tu sais, à l'ombre de la tour Montparnasse, le bout de trottoir vaut de l'or. Je m'apprêtais à remballer quand une Japonaise s'est approchée...

– Et alors ? objecta Carl qui s'ennuyait.

– Belle femme, à deux pas de la quarantaine, teint superbe. Sa robe et son manteau avaient ce soupçon d'extravagance qui sent le faubourg Saint-Honoré. Enfin et surtout, elle avait un décolleté au creux duquel plongeait un collier de pierres... De belles et vraies pierres. Et je m'y connais ! Au premier coup d'œil j'ai su qu'elle était bourrée de fric....

En entendant ces mots, Carl ouvrit les yeux, s'assit et couvrit sa nudité. Il n'aimait pas discuter business, la bite à l'air. Diane agrafa son soutien-gorge, enfila son collant et jeta un coup d'œil dans le miroir.

– Elle m'a demandé si j'acceptais de lui faire plusieurs piercings. « Ce serait un plaisir pour moi. J'aime beaucoup ce que vous faites. Vos mains, mademoiselle, sont élégantes, vos doigts sont fins. Je les crois habiles à faire les travaux les plus délicats. » J'étais flattée. Évidemment j'ai accepté. Le lendemain,

je suis allée à Neuilly où elle habite une maison somptueuse entourée d'un grand parc...

– Mais d'où elle sort son fric, demanda Carl ?

– Son mari est directeur de la branche européenne de Sony...

Carl émit un sifflement lourd de sens.

– ... Elle m'a reçu dans ce qu'elle appelle son boudoir. J'ai percé deux anneaux dans le lobe de son oreille droite et un labret sur la pointe de sa langue. La pose a été rapide, indolore. Elle était ravie, pleine de projets et dans la foulée m'a commandé – tiens-toi à la rampe ! – un collier pour son chien...

– Pas de piercing pour le clébard ? ironisa Carl. Diane haussa les épaules.

– Non. Un collier de cuir orné de bijoux en argent...

Carl éclata de rire puis, redevenant sérieux :

– Tu l'as vu, le chien ? C'est le genre molosse ou le genre brave toutou ?

– Je ne l'ai pas encore vu. J'ai son tour de cou... C'est pas un monstre. J'ai accepté bien sûr. C'est alors qu'elle m'a proposé de faire des répliques en or de ma collection. « Bien entendu, si vous acceptez, je fournirai le métal, a-t-elle précisé. Mais il y a une condition, il faut faire le travail chez moi. Ce sera plus simple et nous pourrons discuter. »

– Donc tu as un pied dans la place, intervint Carl soudain intéressé.

Diane, étonnée, répliqua :

– Pourquoi tu dis ça ?

– Façon de parler.

– Le lendemain, j'ai tout déménagé : pinces, cisailles, matériel de stérilisation pour m'installer dans une pièce charmante attenante à sa chambre. Natsuko suivait de près mon travail, s'étonnait de ma virtuosité, demandait des précisions techniques. Peu de temps après, désignant deux labrets en or que je venais de terminer, elle m'a demandé : « Sauriez-vous sertir deux diamants aux extrémités de chacun de ces bijoux ? »

– Des diamants ?

Devant mon étonnement, elle est allée dans sa chambre et en a rapporté quatre cailloux superbes... Des pierres parfaites, très joliment taillées.

– Gros comment, les diams ?

– Trois ou quatre carats chacun... Du sérieux. J'étais d'autant plus émue qu'elle a voulu les porter sur la pointe des seins... Une fois posés, mes bijoux avaient fière allure. Ils rehaussaient la beauté de sa poitrine.

Carl, rêveur, murmura :

– Et cette meuf se balade avec une quinzaine de carats plantée dans les nibards ! T'as d'autres commandes ?

– Oui, et plutôt délicate : elle veut que je lui fasse un piercing du clitoris

– Elle est complètement dingue ta Japonaise. Et tu vas le faire ?

– Bien sûr, je vais lui conseiller un barbell or et platine orné de deux diamants...

Carl émit un nouveau sifflement et la coupa :

– Tu les as, les diams ?

– Non, je te répète que les pierres sont à Neuilly.

– Tu peux pas les sortir ?

Diane fit non de la tête. Carl eut une moue de désappointement. Il resta silencieux pendant qu'elle expliquait la suite. Il n'écoula pas les détails. Le piercing génital ne l'intéressait guère.

Il l'interrompit alors qu'elle était en train de décrire la perforation du capuchon du clitoris.

– Diane, écoute-moi, j'ai un plan...

Il l'exposa. Il semblait sûr de lui. Cependant, au fur et à mesure qu'il dévoilait sa combine, Diane se montrait de plus en plus sceptique. C'était osé, plein d'embûches et la perspective de détrousser la Japonaise l'indignait. Il insista, menaça. À bout d'arguments, il eut cette phrase qui la fit sourire : « Fais-moi

confiance, je suis de la partie.» En vérité, il n'était spécialiste de rien sinon de trafics douteux et de combines louches qui lui permettaient tout juste de survivre.

Elle résista longtemps mais finit par capituler.

\*

Diane sortit du métro à Pont de Neuilly et se dirigea vers l'île de la Jatte. Sur le chemin, elle repensa au coup imaginé par Carl. Elle le trouvait risqué, bâclé, incertain. Quant à elle, on ne pouvait rien lui reprocher. Elle avait réussi à prendre l'empreinte des clés de la porte principale et avait dressé le plan détaillé de la maison qu'elle devait peaufiner. Ceci fait, tout serait en ordre. À six heures, elle devait retrouver Carl au Bar des Sports pour le lui remettre.

Elle était encore sur le pont quand son portable sonna.

– Allô...

– Salut Diane. En balade ? C'est charmant par là, hein ? L'eau, la verdure... T'as des choses à faire dans le coin, je suppose ?

L'inconnue raccrocha. Diane, pétrifiée sur place, resta un long moment le téléphone collé à l'oreille. Elle avait essayé de dire quelque chose mais les mots lui étaient restés dans la gorge.

Qui ? Depuis qu'elle avait quitté le bar, cette question tournait dans sa tête. Elle avait pensé à la mère de la gamine qui s'était fait perforer le nombril à l'insu de ses parents. La cicatrisation était lente, douloureuse et n'était pas terminée. Mais au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était pas la bonne explication.

Elle prit peur. Persuadée qu'on la suivait, elle se retourna, fouilla du regard l'impasse. Personne. Aucun bruit, pas une voiture en stationnement, mais des arbres, des fleurs, des immeubles coquets, des maisons cossues protégées par des murs épais.

Elle était à cent mètres de la propriété de Natsuko. Elle courut, la peur au ventre, et arriva, essoufflée mais soulagée, devant la grille en fer forgé. Elle jeta

un regard derrière elle et appuya sur l'interphone. La caméra pivota et fit la mise au point en couinant. Le portail électrique s'ouvrit avec une lenteur calculée. En le franchissant Diane se dit que là était le point faible du plan de Carl. Le soir même, et sous l'œil glauque du détecteur de mouvements, il allait devoir franchir, à la force des poignets, le mur enduit d'un crépi lisse sans le moindre graton. Elle l'avait prévenu mais il avait balayé l'objection d'un revers de main.

Natsuko l'attendait sur le perron. Les deux femmes se congratulèrent.

Diane avait pris la Japonaise en affection. Celle-ci, en retour, ne cessait de lui faire des compliments sur sa beauté, sa douceur, son savoir-faire. Le raffinement de Nat comme elle appelait désormais son amie, ses gestes tendres, équivoques parfois, troublaient les sens de Diane. Elle avait rarement ressenti pareilles émotions. Aussi s'était-elle surprise à regretter le rôle qu'elle jouait dans cette affaire. Elle aurait volontiers fait machine arrière mais il y avait Carl et son ambition de réussir un grand coup et, surtout, son propre désir, animal, irrépressible, pour ce mec.

Natsuko la fit asseoir dans le boudoir et, aussitôt, demanda à voir le collier. Diane s'était surpassée. Sur le cuir repoussé, elle avait fixé des bijoux en argent : des têtes de loup, des chimères, des licornes, tout un monde fantastique et fantaisiste. Ravie, Natsuko applaudit, la félicita et appela l'animal qui répondait au nom de Hoko. Un pékinois jaillit du coussin sur lequel il dormait, se laissa tripoter et repartit se coucher, indifférent à ce que sa maîtresse lui avait attachés autour du cou.

On but le thé, on mangea des sucreries et devisa. Enfin, Natsuko posa la question que Diane attendait :

– Explique-moi comment ça se passe. Je suis indécise et pour tout dire inquiète. L'as-tu déjà fait ? Est-ce que c'est douloureux ?

Diane la rassura. Elle décrivit les pratiques contemporaines. Elle commença par le piercing de la fourche :

– On perfore les lèvres en bas de la vulve et les attache avec un anneau ou un petit fer à cheval.

Nat poussa un cri d'horreur alors que Diane précisait :

– Cette pratique était courante chez les Romains. Ils soumettaient leurs esclaves à ce traitement pour leur interdire tout rapport sexuel. Nat, il te reste maintenant à choisir entre le piercing du capuchon et le piercing du clitoris lui-même.

Natsuko, terrorisée, n'arrivait pas à prendre une décision et semblait sur le point de renoncer. Diane prit les devants et proposa de choisir pour elle, ce qu'elle accepta.

– Nat, je vais te faire un piercing vertical du clitoris.

– Vertical ?

– Oui. Ainsi le bijou est plus facile à porter et offre des sensations nouvelles, des stimulations rares et violentes pendant l'amour.

Nat s'enthousiasma :

– Et je serai un *kaizan*, dit-elle en japonais. Un volcan...

– En éruption, s'amusa Diane en riant.

Elles restèrent quelques secondes sans rien dire. Un voile passa sur le visage de Diane. Intriguée, Natsuko demanda :

– Qu'est-ce que t'as ? À quoi penses-tu ?

– Rien, ce n'est rien.

Elle ouvrit la sacoche, hésita et en sortit une feuille.

– Tiens, voici la liste des soins et des précautions que tu dois prendre. Il faut les suivre scrupuleusement.

Nat se mit à lire. Elle hocha la tête et objecta :

– Il faut nettoyer la plaie deux fois par jour avec une solution aseptique, mais je n'en ai pas.

– Je t'en ai apportée. Demain tu prendras un bain avec de l'eau légèrement salée. Avec ce traitement la guérison complète ne demande pas plus de cinq semaines.

Diane prépara ses instruments et quand Natsuko fut prête, elle perfora le clitoris d'un coup sec. La douleur arriva, brutale, aiguë. Les larmes aux yeux, Natsuko hurla et maudit son bourreau. Quand elle se calma, Diane avait posé le barbell et tenait un miroir pour que sa patiente puisse voir le résultat. Nat sourit. Dans l'écrin de la vulve, les diamants, exempts de tout défaut de pureté, resplendissaient.

Diane lui conseilla de rester immobile quelque temps et profita de ce répit pour fouiner. Son amie n'avait fait aucun effort pour cacher les pierres. Elle nota l'emplacement sur le plan.

Désormais tout était en place. S'il arrivait jusque-là, Carl, n'aurait aucun mal à trouver le trésor.

\*

Il avait décidé de faire le coup à deux heures du matin. Il était quatre heures et demie.

Diane était fébrile. Elle attendait depuis des heures, allongée sur le lit, le nez dans l'oreiller saturé par l'odeur de son mec. Son portable, posé sur la petite table, restait muet. Elle ne tenait pas en place, prenait un livre et le rejetait aussitôt, buvait une rasade de whisky, faisait les cent pas. Elle essayait de l'imaginer peinant pour franchir le mur. L'instant d'après, elle le voyait avancer sur le lit de graviers où ses pieds s'enfonçaient. Les cailloux crissaient et le bruit réveillait Natsuko. Avait-il réussi à trouver le chemin ? Il devait monter à l'étage, trouver la bonne porte, passer le boudoir... Et Hoko, le chien au collier, qu'avait-il fait ? Plutôt abruti, un peu sourd, il ne s'agitait que pour aller bouffer ses croquettes et

pisser sur les fleurs. Avait-il eu un sursaut de fierté canine en flairant la présence d'un inconnu ?

À six heures, Diane, exténuée, tomba dans un sommeil agité.

\*

Le téléphone sonna à huit heures un quart. Elle eut du mal à émerger.

– Allô...

– Salut Diane...

La voix, l'horrible voix à nouveau.

–... Votre combine a foiré. Carl s'est fait flinguer par la Japonaise ! Ils viennent de l'annoncer sur France-Info. Faire un casse chez un ponte de Sony, sur l'île de la Jatte, un endroit bourré de flics, vous êtes dingues. C'était pas un boulot pour lui. Ce mec c'était un loser mais je l'aimais...

Diane n'écouta pas la suite. Elle lâcha le portable qui éclata sur le sol. Elle n'arrivait pas à prendre la mesure de ce qui venait de se passer. La panique et la douleur mélangées empêchaient son cerveau de fonctionner. Ses muscles étaient tétanisés.

Il était mort !

Ce n'est qu'à midi qu'elle essaya d'imaginer ce qui avait pu se passer à Neuilly pendant une nuit fraîche et sans lune.

Natsuko ne dort pas, elle souffre. Soudain, elle entend du bruit dans l'escalier, les marches craquent. Elle n'ose pas allumer la lampe de chevet, elle ouvre le tiroir de la table de nuit et sort le Walter P88 dont Kenji, son mari, lui a expliqué le fonctionnement. Les pas se rapprochent. On appuie sur la poignée. Hoko se réveille et aboie. Natsuko hurle sa peur. Elle tremble. Elle appuie sur la détente et vide le chargeur au travers du panneau de la porte.

À cette évocation, Diane sentit la culpabilité l'assaillir.

Tout s'était joué quelques heures plus tôt quand Natsuko lisait la liste des soins post-opératoires. Le cerveau de Diane bouillait, elle tournait et retournait dans sa tête les recommandations de Carl : « Diane, n'oublie pas, insiste ! Il faut qu'elle dorme quand j'arrive... »

Nat avait levé la tête et l'avait regardée dans les yeux :

– Faut vraiment que je prenne un somnifère ce soir ? Tu sais, j'aime pas ça et je n'en ai pas besoin. Qu'est-ce que t'en penses ? »

« Voilà, s'était dit Diane, je suis au pied du mur. »

Elle avait eu une brève hésitation et la réponse avait jailli du plus profond d'elle-même : « Nat, ne prends pas ça... C'est inutile ! »

Aussitôt, elle s'était sentie soulagée du poids qui avait pesé sur elle toute la journée. Le visage de Nat s'était éclairé, ses yeux avaient brillé comme si elle avait compris.

Diane l'avait invitée à s'étendre sur le lit et avait commencé à stériliser ses instruments.

\*\*\*